

Le portrait par le Vinci de Cecilia Gallerani, maîtresse du duc Ludovico il Moro, la représente une hermine dans les bras. Le portrait par Valerio Adami de Pascal Quignard le représente un agneau sur la tête.

Un portrait d'Adami est toujours un dispositif complexe, qui répond à des intentions multiples ; qui associe des éléments de nature différente, tant verbaux que visuels, et jusqu'à des représentations sonores, s'il est permis, du moins, dans ce portrait, par exemple, de tenir le pictogramme de l'agneau pour un quasi-phonogramme. Cette peluche pour un bêlement. Et ce bêlement lui-même pour une métaphore du langage. « Grammairien respecté et sarcastique, dans un pyjama pourpre, mon grand-père, écrit Pascal Quignard dans *Albucius*, n'écoutait que la forme de ce qui était dit. Le langage humain n'avait jamais eu de sens. Il haussait les épaules. Il disait : "C'est bêler". »



## I Charles Bruneau

« Voici le disque où Apollinaire enregistra sous la direction de Charles Bruneau, à la Sorbonne, quatre poèmes. »

André Breton se trompe. Ce n'en sont pas quatre, c'en sont trois : « Le Pont Mirabeau », « Marie », « Le Voyageur ». Il se trompe même deux fois, à l'occasion du troisième des entretiens radiophoniques qu'il accorda, rue Fontaine, à André Parinaud, en 1951. Si la voix du Malaimé, sous les combles de la Sorbonne, parmi les roulades, roucoulades des pigeons; si l'espèce de mélopée, elle-même « un peu sourde, un peu nasale », qui s'en éleva et qui surprit alors André Billy par son timbre, fut bien gravée dans la cire, le 24 décembre 1913, c'est par les soins du grammairien Ferdinand Brunot qu'elle le fut, et non par ceux du grammairien Charles Bruneau. Les soins du maître... Encore qu'en l'espèce les personnes du maître et du disciple aient été de longue date associées dans nombre de travaux. À telle enseigne que leurs noms respectifs en étaient vite venus à ne plus constituer qu'une seule et même marque. Entre philologues on disait Brunot-Bruneau, comme entre marins on dit Bora Bora.

La question de savoir, après cela, si ce redoublement, si cette manière de bégaiement, exerça



une influence quelconque sur la conception qu'ils se faisaient l'un et l'autre de la langue ; cette question, on ne s'en étonnera pas, reste un grand mystère. Peut-être est-ce, au surplus, l'un des noms du mystère auquel s'adosse l'œuvre de Pascal Quignard en son entièreté.

De moment plus propice à cet enregistrement, il ne pouvait, en tout état de cause, y en avoir. Venaient tout juste d'être créées, à la Sorbonne, les Archives de la parole. Venait de paraître, à la librairie Champion, l'*Atlas linguistique de la France*. Cet imposant recueil de cartes destiné, dans l'esprit de Gilliéron et d'Edmont, ses promoteurs, à se substituer à la géographie des patois et des dialectes qui était jusque-là en usage mais que, non sans de solides raisons à l'appui, ils jugeaient vague et trompeuse.

C'est que, plus précis que ne l'était la géographie par eux incriminée, l'*Atlas* pouvait bien l'être en effet, qui résultait d'une enquête menée auprès de 638 communes réparties sur l'ensemble du territoire national. Sans compter, et ce n'était pas un mince avantage, qu'il offrait un tout autre genre de lisibilité. Ne dissimulant rien, quant à lui, d'une situation que masquait au contraire l'ancienne géographie – d'une situation que ne permettait pas de voir en tout cas ce découpage tout idéal en aires linguistiques qu'on y avait pratiqué – et qui était celle que créait à la langue la

puissance d'expansion du français standard sur les types locaux. Du mot *chasseur*, par exemple, sur les formes *chasseu*, *chassou*, *chassière*, *tsasaire*. Du mot *abeille*, sur les formes *aveille*, *avette*, *mouche à miel*, *mouchette*, *essette*, etc.

Ne dissimulant rien, mais mon lecteur l'entendait bien ainsi, de l'inexorable recul des langues vernaculaires, à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle.

Vieux, si vieux tourment, en vérité. Parmi les hommes, et depuis que les hommes parlent en langue, sempiternelle cause entre eux d'intranquillité.

Écrivant *La Montagne*, Michelet, à ce propos, ne s'avise-t-il pas de se trouver, lui aussi, même si c'est une géographie botanique, la géographie botanique d'Alphonse Pyrame de Candolle, qui en est cette fois le prétexte, de sérieux motifs d'inquiétude? « Un jour, dit-il, j'y lus un mot qui me fit bien songer, que je résume ainsi : *La vulgarité prévaudra*, ira gagnant, envahira le monde. »

Et de citer alors Candolle, et, avec complaisance, de le citer encore. Dans une sorte de délectation morose, d'en ressasser les obsessions. « La flore perdra l'originalité »; « Les plantes des chemins, cultures, etc., caractériseront notre époque, et celles des forêts, des montagnes se restreindront de plus en plus »...

Et, pour faire bonne mesure, par après, de citer Agassiz, naturaliste suisse et prophète de malheur,

taillé dans la même étoffe que son prédécesseur :  
« Nos plantes européennes (soixante à peu près,  
dont plusieurs sont de mauvaises herbes) ont  
envahi l'Amérique et font disparaître les plantes  
américaines, de la même manière et en même  
proportion que le blanc fait disparaître l'Indien ».

Du lien qui unit le destin de la langue au sort  
des plantes, il est inutile que nous nous préoccupions.  
C'est Michelet, de son propre mouvement,  
qui le tisse dans la même page. « Un savant très  
distingué de l'Engadine, M. Pallioppi, m'ayant  
fait l'honneur de venir me voir, écrit-il, je lui  
parlai de l'avenir de son pays. Il sourit tristement  
et me dit : "Notre langue disparaîtra" ».

La langue disparaîtra. Ou, sinon la langue elle-  
même, sinon la langue générale, qui ne disparaît  
jamais, bien sûr, les dialectes qui, dans la durée,  
l'ont précédée. Les dialectes qui n'en dérivent  
pas, comme on le crut longtemps à tort. Les dia-  
lectes qui sont antérieurs à ladite langue générale  
et qui déchoient naturellement à mesure qu'elle  
se forme, qu'elle s'établit, à mesure qu'elle s'im-  
pose. Les dialectes qui deviennent alors des patois.

Parlers locaux, ceux-là. Fragiles, en consé-  
quence. Dont les jours sont comptés.

Encore vivant un peu, dans un creux de vallée  
(vivant à peine).

À bout de souffle.

C'est dans le dessein d'en assurer en quelque sorte la préservation phonographique, c'est afin de sauver ce qui pouvait être sauvé d'une prononciation, d'une tournure ou d'un lexique, qu'avec le soutien de la maison Pathé, Messieurs Brunot et Bruneau, plus unis que jamais, dans cette sainte entreprise, se mettent, un beau matin, à sillonner les routes de France.

Étranges expéditions que les leurs, et qui, dans le décorum dont elles s'entouraient, avaient gardé quelque chose des *Voyages extraordinaires* de Jules Verne. Même sens de la respectabilité. Même souci des égards dus à la science; à plus forte raison, dus à ses représentants. Même morgue. Mêmes habits de deuil. « Mon grand-père Charles Bruneau en haut-de-forme avec un âne et une charrette, écrit Pascal Quignard, grava dans la cire tous les morceaux de patois wallon dans les fermes et dans la forêt des Ardennes en compagnie de Ferdinand Brunot (en redingote et en chapeau melon) et de l'ânier (en casquette). »

Tout aux lisières du monde pour ainsi dire. Et pour peu que, de sympathie avec le géographe Louis Poirier, nous affections, à notre tour, de considérer la forêt des Ardennes comme « la seule image de la forêt d'Hercynie sans chemins et sans limites que nous ayons conservée chez nous ».

Aux confins, en quelque sorte. *In saltibus*, auraient dit, peut-être, les anciens Romains. « Les anciens Romains, écrit Pascal Quignard,

distinguaient trois espaces : ager, saltus, silva. »  
Le champ, le saut de loup, la forêt. Et la forêt qui  
est l'espace interdit, où finit la civilisation. La  
forêt qui est l'en deçà de la langue.

À l'orée de laquelle il nous est cependant de-  
mandé, dans *Sordidissimes*, d'imaginer que deux  
lettrés, que deux grammairiens, qui en chapeau  
cloche, qui en huit-reflets, au rythme de leur  
âne, insoucieux du péril, se frayaient, chaque jour,  
leur petit bonhomme de chemin.

Livre, au demeurant, de tous les *archi* et de  
toutes les *arkhê*, que *Sordidissimes*. Livre des  
sordes, qui sont choses viles. Livre des laisses, des  
débris que la mer abandonne au jusant. Livre des  
relictas : « On appelle relictas, écrit Pascal Qui-  
gnard, les espèces animales dont on découvre  
qu'elles sont encore vivantes alors qu'elles ont  
longtemps été connues uniquement sous forme  
de fossiles ».

Sordes, laisses, relictas : autant de mots, finale-  
ment, pour dire ce que contenaient, en réalité, les  
rouleaux de cire que l'ânier, *in saltibus* – et donc  
aux frontières de la langue –, traînait dans sa  
charrette.

Petits rouleaux, petits cercueils.  
Petits rouleaux, petits oiseaux.  
Spectres sonores.



Si semblables, en cela, aux *sprachkundige Vögel*. Aux oiseaux philologues de Johann Paul Friedrich Richter, dit Jean-Paul. Semblables aux oiseaux latinistes de la *Facetia* CLXXIX du Pogge, où se laisse surprendre, par une chaude vesprée, certain docteur de Milan, *Doctor Mediolanensis*, en train de se conduire, tout docteur qu'il était, à la manière de l'innocent pastoureau qui sermonnait ses ouailles dans la langue de Virgile, sous le prétexte, ironise *Les Errances Druon* de Claude Louis-Combet, que, « le latin étant la langue catholique, c'est-à-dire universelle, il était impossible que les moutons ne la comprissent pas ».

Semblables encore à la grive d'Agrippine, qui, à Rome « gazouillait des mots grecs, écrit Chateaubriand, sur les balustrades des palais ». Semblables au perroquet du baron Alexander von Humboldt. Lequel, dans la relation du *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent* qu'il fit de 1799 à 1804, se fait l'écho d'une tradition toujours en honneur chez les Indiens Guarcas, à l'époque du moins où Alexander von Humboldt la recueille. Tradition suivant laquelle, pressés par des Caraïbes anthropophages, les courageux Atures, qui étaient allés imprudemment chercher refuge dans les rochers des Cataractes, y disparurent à tout jamais. Et leur langue avec eux... À Maypuras, toutefois, vit un vieux perroquet que personne, disent les naturels, ne peut comprendre parce qu'il parle la langue des Atures.





Les Archives de la parole sont les volières de la République.

Charles Bruneau, leur capitaine, eut, dans les années cinquante, son émission à France Culture. C'était *Parlons français*, suite de réflexions, souvent cocasses, sur l'origine des mots dans notre langue.

La méthode que suivait Charles Bruneau était celle de la morphogénèse. Les mots, comme par magie, semblaient sortir les uns des autres, glisser les uns sous les autres, s'éviter de justesse, se caramboler... Une méthode, on s'en doute, qui ne laissait pas de donner lieu, parfois, à de singulières cacophonies.

À d'étourdissants duos, en particulier, qui le voyaient, avec son épouse Marie Bruneau, quand, dans le même ton, dans la même clé, elle lui donnait la réplique, faire assaut d'assonances et d'allitérations. Cliquetis, percussions, coups de glotte, l'échange entre eux tournait vite, *Pic et Pic et colegram*, aux plus joyeuses des comptines. Cela claquait, cela gloussait, glougloutait, piquait ici une aiguille, faisait là partir une fusée, roucoulait, déroulait sur les ondes des guirlandes de roulades. De sorte qu'alors, et quoi qu'ils exprimassent, ils bruyaient. Monsieur Benjamin Nouvel-An, c'est bien simple, dans l'ordre n'eût pas fait mieux.

Inimitable pourtant, écrit Cendrars, dans ses imitations des bruits. Son « bruitisme » : parlons

en Futuriste. C'est le 11 mars 1913, après tout, et donc à peine seize années seulement avant *Les Confessions de Dan Yack*, que le peintre Luigi Russolo dédiait son *Art des bruits* au musicien et compositeur Balilla Pratella.

On se prend à rêver à ce qu'eussent pensé les deux frères Russolo (qui non seulement étaient deux, mais, tous deux, « bruitistes » à leurs heures) du personnage, qu'imagine Cendrars, de Benjamin Nouvel-An. Lui qui vous faisait, au pied levé nous dit-il, c'était à la demande, « le vent, la pluie, le clair de lune, la nuit, l'orage, la tempête, le bruit des machines, le télescopage d'un train en marche, le ronflement d'un moteur d'avion, le brouhaha de la foule dans la rue, la sortie du métro, l'incendie, tous les animaux, mâles et femelles, tous les oiseaux [...] ».

Il y a, dans l'œuvre de Pascal Quignard, un Benjamin Nouvel-An qui sommeille. Toutes ces poules, remarque Patrick Wald Lasowski. « Ces poules qui sont là, qui sont toujours là. » Ces poules qui caquettent. Ces poules qui picorent. « Et piquent et corent, et piquent encore. Et piquent et corent, et piquent encore. »

Tous ces coqs!

Le coq du *Satiricon* qui persécute Trimalchio. Le coq du reniement, dans le texte de Marc, de Luc ou de Matthieu. Et tout ce qui se perpétue (mais quelles douleurs? quels drames? quelles